



décryptage HISTOIRE



George Bryan Brummell, dit « Beau Brummell », en 1805, le « père » des dandys.



David Bowie, icône du glam rock, style imprégné de dandysme et d'androgynie.

Le dandysme ou l'infamie dans l'élégance

Paris sous la Restauration. La France vient de voir s'ébranler une Révolution, un Empire et, dans le sillage du retour de la monarchie, voit maintenant défilier dans les rues de la capitale de jeunes gens anglais, modernes et singuliers. On les appelle des « dandys ». De jeunes hommes étranges qui ne se départent sous aucun prétexte de trois accessoires. La canne, d'abord : négligemment appuyée sur le pavé, elle délimite autour du corps un espace qui interdit tout rapprochement excessif. Puis, le monocle : il accentue la froideur du regard. Le gant, enfin : ajusté, il cache la nudité de la main ou, destiné à la beauté furtive d'un geste de salut lointain, il préserve le dandy d'un contact trop direct. « Beaucoup d'amis, beaucoup de gants – de peur de la gale », écrit Charles Baudelaire.

Tout l'art du dandy est là, dans un art des distances, de la distinction. Dans leur lutte contre le conformisme, les dandys vont en effet s'appuyer sur le travail de distinction sociale inauguré par l'aristocratie de l'Ancien Régime, dont la singularité de mœurs se mesure à l'incompréhension, voire au scandale qu'elle suscita dans la bourgeoisie. Les membres de cette « institution en dehors des lois »

**Résumer
le dandysme à une
affaire de chiffons,
c'est oublier
que dès l'origine,
au 19^e siècle,
il se veut bien
plus qu'une mode
vestimentaire.
Et que de Brummell
à Oscar Wilde,
de Bowie à Andy
Warhol, les dandys
lancent un défi
à l'ordre social.**

TEXTE GILDAS LE DEM

composent même, écrit Baudelaire, « une nouvelle aristocratie, aux époques où la démocratie n'est pas encore toute-puissante, où l'aristocratie n'est que partiellement chancelante ou avilie ». Mais ils reçoivent aussi, toujours contre la bourgeoisie, le soutien d'écrivains rebelles qui comme Barbey d'Aurevilly ou Baudelaire – et, en Angleterre, Byron ou Oscar Wilde –, vont renvoyer aux dandys l'image exaltée d'une rupture héroïque en matière d'art, et d'abord d'art de vivre leur singularité sociale.

Car il ne faut pas s'y tromper. Certes, les pionniers du dandysme, comme George Brummell, aspirent à vivre dans les cercles les plus étroitement aristocratiques. Arbitre des élégances, Brummell imposera notamment à toute l'Europe distinguée, et au prince de Galles dont il devient le favori, le port d'un pantalon de couleur sombre, admirablement coupé. Mais l'austérité, l'ascétisme même des dandys, liés à l'élégante mais sévère poésie de l'habit

noir, ne s'autoriseront plus, très vite, que d'eux-mêmes, pour rompre avec toutes les traditions aristocratiques. Quitte à s'inventer une généalogie, une filiation de haute noblesse, mais fictive et littéraire. C'est ainsi du moins que Baudelaire parlera de « Chateaubriand, père des dandies, et

sa postérité», quand Barbey, lui, ira jusqu'à remonter à la Grèce ancienne, et faire d'Alcibiade, le favori de Socrate, un « dandy d'avant les dandys ».

Il est, de fait, difficile d'assigner une origine au dandysme. Sans doute, dès la fin du 18^e siècle, on remarque à Londres de jeunes aristocrates anglais de retour d'Italie qui déambulent dans les allées de Hyde Park le visage fardé, la tête couverte d'une perruque démesurée, le corps cintré dans des habits de soie. Et qui, déjà, pour rehausser leur invraisemblable toilette, affichent leur mépris et leur ennui du monde. Seulement, ces jeunes gens sont plus excentriques que véritablement élégants, et il faudra toute l'austère discipline, toute l'intraitable élégance d'un Brummell, ou d'un prince de Galles, pour rompre avec ces fantaisies extravagantes et imposer une manière de grâce plus froide.

Le dandy suit moins la mode qu'il ne s'impose une "manière d'être", tout comme sa conversation se distingue par ce "plaisir aristocratique de déplaire" dont parle Baudelaire...

Car le dandy s'habille moins qu'il ne prend soin de s'habiller, il suit moins la mode qu'il ne s'impose, selon le mot de Barbey, une « manière d'être ». Et cette manière d'être ou de se vêtir obéit à la plus stricte des rigueurs : le dandy emprunte le moins possible à la couleur et à l'ornement, tout comme sa conversation, hors quelques traits mordants et saillants, se distingue par un « art des silences ». Et même un art de déplaire. C'est Baudelaire en effet qui parlera du « plaisir aristocratique de déplaire », et haussera l'habit noir au rang de défi. Loin d'être un obstacle à l'élégance, et même à l'élaboration d'un nouvel art de se vêtir, l'habit noir défie en effet l'amateur d'originalité – comme les « gênes exquises » de l'alexandrin contraignent et stimulent la création poétique. La perfection de la toilette masculine consiste donc « dans la simplicité absolue, qui est en effet la meilleure manière de se distinguer ». Et si, sous l'habit noir du dandy l'on trouve, comme le rappelle Marie-Christine Natta, une simple chemise blanche dont chaque pli est « raisonné », c'est que le pli est le signe du vêtement spiritualisé, esthétisé, du vêtement qui jusque dans le moindre détail – et le dandysme est d'abord un art du détail – porte la marque, le cachet, la signature de son auteur, imposée au tissu.

Tout le dandysme tient dans cette volonté d'être « spirituel » : impertinence, insolence, défi lancé au monde social, bien sûr, mais, plus profondément, prétention démesurée à s'élaborer soi-même comme une œuvre d'art, à fabriquer de l'être à partir d'apparences ou d'illusions – comme Dieu, s'il existe, a créé le monde à partir de rien. Et s'il y a un fond d'athéisme passionné ou de dure incroyance dans le dandysme (au point qu'on puisse compter Nietzsche ou Kierkegaard dans ses rangs), c'est que le dandysme célèbre avec faste les noces de la modernité et de la mort, consacre la fin, la dévaluation de toutes les normes et de toutes les

valeurs, comme Baudelaire l'exprimera à merveille encore : « L'habit noir et la redingote ont non seulement leur beauté poétique, qui est l'expression de l'égalité universelle, mais encore leur poétique, qui est l'expression de l'âme publique ; un immense défilé de croque-morts, politiques, amoureux, bourgeois. Nous célébrons tous quelque enterrement. »

Il y a quelque chose d'une mélancolie, d'une poétique funèbre inquiétante dans le dandysme, et l'on conçoit mieux que toute une société qui s'acharnait à bâtir un nouvel ordre social et moral – l'ordre « bourgeois » – ait pu s'alarmer de cette forme de dissidence sociale et esthétique. D'une « doctrine de l'élégance » qui « impose à ses ambitieux et humbles sectaires » une discipline de vie plus despotique que la plus terrible des religions. Qu'on pense à Byron, Baudelaire ou De Quincey, le goût pour la drogue, le suicide, la déviance sexuelle seront alors élevés au rang d'art de vivre et d'expérimenter, au prix d'un intransigent dérèglement de tous les sens, de nouveaux mais brutaux et, parfois, douloureux rapports à soi-même et à son destin, s'il le faut. On comprend mieux dès lors qu'Oscar Wilde ait cherché au moins inconsciemment à réactiver et mobiliser la figure et l'image du dandy, pour passer dans l'adversité – comme il l'écrira depuis sa geôle à son amant, dans le sublime *De Profundis* –, « non de l'obscurité à la célébrité momentanée que donne le crime, mais d'une sorte de gloire éternelle à une sorte d'infamie éternelle ».

Et l'on peut dire de tous ces héritiers du dandysme qui, plus près de nous, comme Andy Warhol, Saint Laurent ou même Lou Reed, ont restauré cet art de l'« infamie » dans l'élégance – qu'ils auront, comme Wilde, autant mis de talent dans leurs œuvres que de génie, heureux ou malheureux, dans leur vie. ☹

La Grandeur sans convictions, essai sur le dandysme, de Marie-Christine Natta, éditions Le Felin 12 euros • *Le Dandysme, la création de soi*, de Daniel Salvatore Schiffer (illustré de portraits, de tableaux, de photographies), éditions François Bournin, 49 euros.



À gauche : Lord Byron en 1813, un dandy les armes à la main au côté du peuple grec luttant pour son indépendance. Au centre : le marquis de Sommi, en 1925, modèle du dandy moderne, esthète et séducteur. À droite : Benjamin Biolay, choisi par un grand magasin parisien pour incarner le dandy contemporain.